

COMPTE-RENDU, DANSE. MARSEILLE, le 26 juin 2018. Phoenix / Eric Minh Cuong Castaing.

COMPTE-RENDU, DANSE. MARSEILLE, le 26 juin 2018. Phoenix / Eric Minh Cuong Castaing. Retrouvailles manquées avec le Festival de Marseille : il commence quand je voyage, en sorte que je n'ai pu assister qu'à un spectacle, ratant le dernier pour cause du retard du train qui, d'un lointain et beau festival, m'empêche d'arriver à temps pour un Requiem de Mozart hanté non par la mort mais la vie. Cependant, on applaudit à ce festival de Marseille sous le signe du monde, ravi du monde pour ce festival.

Mais, sous les auspices, ou plutôt l'augure du Phénix légendaire qui renaît de ses cendres, on saluera ce spectacle en trois parties, réussi aux deux tiers.

Machine humaine contre homme mécanisé

Sur un fond d'écran blanc, deux garçons, shorts et T-shirts, puis une fille, paire de lunettes à la main. Silence, immobilité. Presque circulaire, diamètre de quelque cinquante centimètres, ajouré comme une couronne, un drone décolle, plane, tournoie sur la scène, côtoie la ligne des spectateurs. Mouvement lent de rotation des têtes des trois danseurs comme suivant l'engin ou le bruissement, le froissement presque inaudible de l'air qu'il produit. Musique ? Sans doute, mais mystérieuse aux bords du silence, venue comme d'un autre monde ou du fond inconnu de notre intérieur, entre dedans et dehors.

DRONES DRÔLES ET SINISTRES
Réussite aux deux tiers de

PHOENIX d'Éric Minh Cuong Castaing



Un bras, presque imperceptible, se détache d'un corps, un torse se contorsionne, une jambe se dégage, tout d'une lenteur extrême, comme si le drone, de ses fils invisibles, suscitait ces légers mouvements aux marionnettes de chair, deus ex machina volant, dictant de sa hauteur ses volontés externes de machine aux fragiles humains, métaphore d'une étrange transcendance technique ou fatalité prête à s'abattre sur des êtres sans défense. Un corps se tord sur place, acrobatique tension. Le drone obsédant, sifflotant, sur la tête, couronne les cheveux de la fille, les souffle doucement, semble lui offrir une auréole ou une mandorle de sainte, de martyre sans doute torturée. On songe : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? »

Un garçon, aspiré par l'engin, tourne à son rythme, semble terrassé par cette lutte contre l'insidieuse machine puis, soudain, se révolte, se libère, force de la volonté humaine, et le drone, terrassé à son tour atterrit ou s'abat sur le rebord de la scène, se contentant de clignoter comme une épave impuissante durant la suite du spectacle.

Mais la machine n'a pas dit son dernier mot : erreur de l'humain ou supériorité ? Un claquement de doigts déclenche l'envol d'un petit drone, apparemment domestiqué, bruissant comme un moustique et, comme un moustique, vite proliférant en escadrilles bourdonnantes, vrombissantes, nuées d'oiseaux mécaniques dans un nuage sonore aux imperceptibles contours de vaporeux clusters. Comme des poussières dans la lumière, ils dansent joliment entre eux, plaisant ballet aérien d'abord, au charme enfantin de nos jouets rêvés d'enfance. Avant de se livrer la guerre, une Guerre des étoiles à l'échelle des hirondelles. Et voilà la fille, qui voudrait les éventer, épouvanter d'un revers de main comme d'importunes mouches, semble agie par eux, agressée comme l'héroïne des Oiseaux d'Hitchcock. Elle réussira à en capter, capturer un et l'abattra d'un coup sec comme une vilaine mouche tandis que les autres, accourent à la rescousse, nombreux, démultipliés par leurs ombres désormais maléfiques. Oiseaux blessés, heurtés au canon du micro comme moineaux à un fil électrique

non isolé ou avions touchés par la DCA.

Des projections de vues aériennes ont allégé et alourdi de sens cette spectaculaire et riche métaphore ludique et inquiétante du rapport de l'homme à la machine, au drone festif et fatidique.

Pesante illustration

Une jeune femme place alors un ordinateur sur un pupitre au milieu de la scène et par l'autre miracle technologique de Skype, entre en contact avec un danseur palestinien. S'ensuit une longue, trop longue interview de plus de vingt minutes de cet homme qui, la mimant en sons bourdonnants, dit la berceuse ambiguë, angoissante des drones sur la bande de Gaza, oiseaux de surveillance et de mort. L'interview est directe, dirigée, et l'on est gêné de cette insistance à nous prouver, comme si l'on ne connaissait pas le drame palestinien, comme si l'on ne savait pas, comme si l'on ne comprenait pas le propos métaphorisé dans la première partie, l'usage chaque jour documenté des drones dans les guerres modernes. Sollicité à l'excès, cet homme dansera quelques pas d'un dabkeh palestinien pour tout rapport à la chorégraphie.

Autant la première partie était subtile, se prêtant à maintes réflexions dans ses non-dits, autant celle-ci, surabondante en parole, est une illustration directe, maladroite dans sa bonne volonté politique et didactique, ses bons sentiments étalés si frontalement à un public qui serait ignorant du monde, passage sans conceptualisation, sans élaboration, écueil bien ancien d'un art engagé, d'un réalisme brut.

Car même le réalisme doit être traité avec art pour devenir réalité artistique. Goya, ou Picasso, pour le Dos et Tres de mayo ou Guernica, font une œuvre, ils ne se contentent pas d'un discours politique comme une pièce rapportée : leur création parle, crie hurle, dénonce, en dit davantage sans dire mot qu'une interminable interview plaquée artificiellement.

Phénix dans les ruines

Fort heureusement, la dernière partie renoue magnifiquement avec la première : dans des ruines de Gaza (et cela suffit bien pour dire les horreurs de la guerre et les ravages des drones), dans des vues aériennes éblouissantes de perspectives virtuoses vertigineuses, dansantes, traqués par les drones invisibles comme la mort qui plane, un groupe de jeunes gens fuit, joue, danse, break dance qui mérite bien son nom, brisée mais toujours recomposée, pourchassée : vivante. Comme le Phénix renaissant au milieu de ses cendres. Et ce sont les trois danseurs au micro, qui émettent alors les sons des drones dans ce transfert et va et vient de l'homme à ma machine.

COMPTE-RENDU, DANSE. MARSEILLE, le 26 juin 2018. Phoenix / Eric Minh Cuong Castaing.

PHOENIX : Éric Minh Cuong Castaing, création 2018 « avec les danseurs.ses »[sic] : Nans Pierson, Jeanne Colin, Kevin Fay, Mumen Khalifa.

Robotique drone : Thomas Peyruse, Scott Stevenson .

Musique : Grégoire Simon, Alexandre Bouvier.

Vidéo : Pierre Gufflet Julien , Léo David.

Lumières : Sébastien Lefèvre.

Ballet National de Marseille

A l'affiche de l'Opéra de Marseille les 26, 27, 28 juin 2018

PHOTOS : © Sébastien Lefèvre

Écriture inclusive ?

En bas de page du dossier de presse, discrètement mais souligné en gras, un modeste et naïf exemple de bonne volonté de ce qu'on appelle « écriture inclusive », incluant égalitairement (?) masculin et féminin :

« avec les danseurs.ses »

La lecture muette, sinon la voix, suffit pour en montrer la vanité : jamais cet artifice des bons sentiments et du politiquement correct ne s'imposera. La loi linguistique universelle est celle du moindre effort, du raccourci et il n'est nulle langue au monde qui ne rejette tout ce qui en freine, en retarde l'émission. Ainsi, le français, le francien originel, s'est imposé et s'impose par la normalisation des médias (radio, télé) sur la prononciation méridionale parce qu'il condense, raccourcit autour de l'accent de l'ancien latin les mots en éludant les e muets que les méridionaux conservent, trace de la quantité des syllabes latines : Catherine, au sud, quatre syllabes, devient pratiquement « Cath'rin » au nord, deux syllabes. Toute langue fonctionne donc par apocope, raccourci : on dit kilo et plus kilogramme, auto et plus automobile, sténo pour sténographe, actu pour actualités, ado, hebdo, info, etc. Alors, ajouter une syllabe, ce codicille, 'petite queue' ironique pour inclure paradoxalement le féminin relève d'une grande naïveté linguistique.

Une langue, organisme vivant de chaque jour, dont la grammaire ne fait que constater l'usage courant, ne s'impose pas par des décrets. Le calendrier révolutionnaire, avec ses pourtant si jolis noms de mois, floréal, messidor, brumaire, etc, ne s'est jamais imposé. Les tentatives de créer une langue artificielle européenne, le volapük ou l'espéranto sont restées lettre

morte de leur propre artifice. Et le français, la moins concise des langues romanes à cause du grand nombre de ses mots homophones, au même son pour des sens différents (oh, ô, eau, mots, maux, etc), chante(qui : je , tu, il eux, elles, impératif ?) qui exigent de préciser sens et la fonction, le nombre (les s et x pluriel étant muets) par des articles, pronoms, etc, alors que d'autres langues, italien, espagnol, roumain, grâce aux désinences verbales et en nombre, etc n'ont pas besoin de ces ajouts canto (moi), cantas (tú,),canta (él, ella, etc)... Ce qui explique que l'anglais, encore plus concis dans sa rapide version américaine s'impose partout.
